

Mourir dans la dignité

Contribution de Jean Gault au débat de société

et au débat parlementaire sur la fin de vie

13 mars 2015

La question de la mort est essentielle à la condition humaine, les anthropologues considèrent que la civilisation humaine a commencé à naître à partir du moment où les premiers hommes ont donné une sépulture à leurs défunts.

Il est légitime, normal, que cette question apparaisse régulièrement dans les débats de société.

Pour examiner cette question, les 5 aspects suivants paraissent importants :

I. l'homme est un être relationnel (avant d'être « un roseau pensant»):

La scène se passe dans un hôpital Nord de Marseille : Madame Durand (le nom a été changé) est une dame des beaux quartiers, mais elle est très malade et se trouve en « phase terminale ». Elle est veuve, et ses enfants sont loin, à New York, à Rio, et la troisième est dans une situation inextricable, bref personne ne vient la voir, sauf la gardienne de son hôtel particulier (une Algérienne pieuse) qui lui apporte de temps en temps son courrier, et quelques friandises.

Dans la chambre à côté, se trouve une autre vieille dame : une gitane, qui elle aussi est à la fin de sa vie, atteinte d'une tumeur au cerveau : ses enfants, neveux, voisins, amis viennent la visiter, c'est un défilé incessant : on parle, on chuchote, on pleure, mais on rit également quelques fois. On prie. Inévitablement, les enfants jouent dans le couloir. Bref tout cela fait du tapage.

Madame Durand a fini par se plaindre à la chef de service en regrettant ce scandale.

La chef de service à son tour s'est tournée vers le fils aîné de la vieille gitane : il lui a répondu : « scandale ? Mais le scandale est à côté, comment peut-on laisser mourir seule une personne qui a elle aussi tant donné de son temps ? De son affection ? »

II. L'homme est un être spirituel, c'est-à-dire doué d'un esprit qui est totalement différent de la matière.

Il faut être aveugle, ou menteur, pour ne pas voir les milliards d'hommes sur la terre qui croient à l'existence d'un Dieu : les chrétiens certes, les musulmans, les juifs, mais aussi les bouddhistes, les hindouistes, et les adeptes de religions « primitives », animistes, chamanistes...

Que l'on tienne la Bible pour véritable, ou pas, il y a dans l'être humain une parcelle d'Esprit divin, pour tous ces gens-là. Les Américains du Nord ont même écrit sur leurs billets monétaires « In God we trust, nous croyons en Dieu ». Nos députés feraient bien de réfléchir à 2 fois, lorsqu'il voteront cette loi sur la fin de la vie, et la sédation prolongée. Ils peuvent ne pas croire en l'existence de Dieu, ils doivent néanmoins considérer que statistiquement, cet élément est très important pour des milliards et des milliards d'individus. A commencer, quoi qu'en disent journalistes, par les citoyens français.

Mais regardons au-delà de notre microcosme : nous avons des voisins, en particulier au sud de la méditerranée, qui ressentent un profond mépris pour l'évolution de notre société : il ne faudra pas ensuite regretter leur attitude violente à notre égard. Le fait que les femmes se voilent serait-il déjà l'expression d'une distance avec nous ?

Mourir dans la dignité devrait donc consister à prendre totalement en considération l'Esprit qui travaille en nous jusqu'au dernier instant, ou, si l'on n'y croit pas, à respecter les conditions dans lesquelles mourront les gens qui croient à l'Esprit (même s'ils ne l'ont pas écrit, surtout si cela perçe « à l'article de la mort » cf IV ci dessous) .

III. c'est une illusion, que vouloir évacuer la souffrance de la condition humaine : la souffrance fait partie de notre vie, depuis du traumatisme que nous avons subi en sortant du ventre maternel, jusqu'au dernier instant, où nous rendrons notre esprit, notre souffle (le mot est le même étymologiquement).

Il y a en effet dans notre vie, au moins trois types de souffrance :

- Les souffrances personnelles que nous connaissons : physique, affective, spirituelle, financière, professionnelle ...
- Les souffrances collectives : celles qui résultent de la situation de notre groupe social, notre famille, pays, de la société en général...
- Enfin il y a toutes les souffrances que nous nous ne connaissons pas, parce que nous les nions , ou simplement que nos capacités cognitives sont insuffisantes : les secrets transmis silencieusement par nos familles, ceux qui sont liés à notre naissance (exemple : je ne connais pas mes origines) ou bien les souffrances liées à nos orientations, comme on dit si joliment aujourd'hui, ou encore les souffrances liées à l'attitude de notre conjoint, ou à ses choix intérieurs, que nous ne mesurons pas...

Il est donc très dangereux, de vouloir séparer la notion de dignité de la notion de souffrance : ce sont deux éléments intimement interconnectés, comme en témoignent d'ailleurs les croix qui se dressent sur les dizaines de milliers d'églises de nos pays, à l'entrée de nos villages, à l'angle des routes... et les millions de personnes qui se pressent sans relâche à Notre-Dame ou au Sacré-Coeur.

Il n'est pas question de demander au Parlement français de faire des bondieuseries. Il convient que, dans un état d'esprit véritablement laïc, il permette à d'autres dimensions de la société française de se déployer pleinement, pour le bien de

l'Homme. Et de permettre à cet élément de souffrance, si déplaisant soit-il, de contribuer à la construction de l'Homme, et à l'épanouissement de son esprit.

IV. **La personne humaine est un processus de développement, de construction**

Il y a une logique interne, qui tend au développement d'un être accompli. (Certains parlent d'une vie intérieure)

Nous ne pouvons pas priver les personnes à la fin de leur vie, d'une chance de progresser vers leur unité, ou de résoudre certains des nœuds qui les bloquent : car la fin de vie est une occasion particulière de mettre certaines choses à jour, fût ce sous les apparences de la dérégulation, de la faiblesse physique, de la dégradation.

Il ne faut pas envoyer à notre société un signal dispensant les vivants d'accompagner les mourants dans ce processus essentiel.

Au contraire, nous devons lutter contre la soumission de la personne humaine à la matière, à la technique, au jeunisme, à l'argent... nous sommes au-dessus de tout ça, tout ça nous appartient.

V. **Albert Camus aurait dit : « Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde ».**

On ne peut pas demander aux médecins de prononcer le serment d'Hippocrate, mais ensuite d'intervenir contre la vie humaine, de tuer.

On ne peut pas appeler chat, un chien ; on peut pas attendre de son banquier qu'il vous fasse perdre de l'argent ; on ne peut pas attendre d'un parapluie qu'il prenne l'eau.

Je ne peux pas attendre de la société dans laquelle je vis, qu'elle s'arroge des dispositions pour me faire mourir, fût ce sous le qualificatif « dignement », et en autorisant le personnel médical à me priver d'eau pendant qu'il m'assomme.

Si l'on commence à pervertir le serment d'Hippocrate, à vendre des parapluies troués, en soutenant que cela reste des parapluies, alors c'est le vivre ensemble qui est fichu. C'est la méfiance universelle qui empire, et l'on n'en a pas besoin.

Le nombre de ménages qui se brisent est déjà très élevé, le nombre de jeunes qui ont peur de s'engager est aussi très élevé.

N'ajoutons pas à ce climat de peur. Très vite (si ce n'est déjà fait) il nous démobilisera.

Comment ? Vous avez dit « déclin » ?